

La brèche

Manon Laplante

Numéro 84, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66100ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laplante, M. (2012). La brèche. *Brèves littéraires*, (84), 74–75.

MANON LAPLANTE

LA BRÈCHE

Les mots lui sautent au visage. Bien calée sur ses oreillers, la respiration coupée, comme hypnotisée, elle continue de lire le roman. Avec une force traître, les phrases lui renvoient noir sur blanc ce qu'elle refuse de nommer. Des sentiments, en elle depuis longtemps. Une pierre jamais soulevée. Qui cache une masse grouillante. L'écraser. Avec rage. Et regarder les tronçons de larves se tortiller avant de refermer le livre.

Les dialogues insipides d'un film idiot crachés à tue-tête lui parviennent du salon. Sa robe de chambre enfilée, elle va le rejoindre.

Elle feuillette l'horaire télé traînant sur la table à café. À quoi bon lui proposer le film français sur la chaîne culturelle ? Sa réponse, elle la connaît d'avance : « Voyons chérie, ce n'est pas original comme scénario, on a vu ça des milliers de fois... » Il a une opinion arrêtée sur tout. Le cinéma d'auteur, les otages décapités, le chômage chronique... Il argumente à coup de faits invérifiables. En invente au besoin. À la fin, on se sent idiot de ne pas penser comme lui.

Il passe un commentaire. Elle ne l'écoute pas. Ne lui demande pas de répéter. Prend une chance. Marmonne « oui, oui », espérant le ton, approprié. Éviter ce soir une autre de ses théories hyperembrouillées. Tout pour ne pas lui servir de public. Pour tuer la conversation. Maintenir les apparences.

Recroquevillée dans un coin du divan, elle lui jette un regard de côté. Tant qu'il fixe l'écran, elle ne risque rien. Fermer les yeux, se laisser abrutir par le vacarme. Faire le vide. Ne plus penser à rien.

Pause commerciale. Il lui demande si elle a faim. Un rituel. Toujours le même. Celui du fromage servi en fin de soirée. Pour une fois, ne pas lui apporter avec une fierté idiote les portions frugales de Roquefort joliment présenté sur un plateau, accompagné de deux verres de porto à demi pleins. Refuser de marcher comme une automate. Ouvrir une brèche...

– Vas-y toi, j'en ai marre, c'est tout le temps moi...

Il se lève. S'éloigne sans parler. La cuisine s'emplit de bruits saccadés. Ses gestes sont nerveux. Imprécis. De retour, il pose le tout devant elle. Normalement, elle serait touchée par sa maladresse : les serviettes défraîchies, la vaisselle dépareillée... Il la dévisage, le regard lourd d'interrogations. Inverser les schèmes. Se taire. Le clouer des yeux. L'obliger à rester là. Enlaidi par la peur. Le pousser sur un fil de fer suspendu dans le vide. Jouir de ses pathétiques pirouettes pour tenter de rester en équilibre. Le tenir dans le creux de sa main. Tremblant et ridicule. Vidé de son mystère.

– Viens chérie, pose ta tête sur mes genoux. Je vais te caresser les cheveux.

Il tente de l'amadouer. Pour fuir au plus vite la corde raide du funambule. Sa tête capitule. Une main ébranlée s'aventure dans sa chevelure. Des doigts habiles enroulent ses mèches, massent son cou. Et s'arrêtent, une fois la menace bien écartée.